

peut-être un doigt de la grande machine soviétique qui sera hors d'usage. La turbine n'éclate pas, et deux amoureux se réconcilient dans l'enthousiasme de cette victoire, ce qui fait douter de la profondeur de leur amour ou de leur discorde. A côté de cette malheureuse note sentimentale, il y a deux ou trois hommes bien vivants, et, derrière, une masse humaine lancée vers un destin implacable. Inutile de dire qu'il y a de belles photographies.

R. D

LE SYMBOLISME DE « PERSÉPHONE »

Perséphone, dont le projet est resté vingt ans endormi, peut sembler, à première vue, un petit ouvrage de circonstance qui n'ajoute pas grand chose à l'œuvre de Gide. Cependant, à la réflexion, il a de la saveur et du sens, et marque d'une vignette précieuse la figure actuelle de son auteur.

Le mythe raconté par Homère offrait à Gide des motifs pleins d'affinités avec lui-même et son évolution dernière. Ce mythe, il l'a suivi avec une certaine fidélité, il ne s'en est écarté que sur un point que nous signalerons.

Le motif le plus frappant est, sans doute, celui du Narcisse.

Le narcissé, que Gaia avait produit pour attirer Perséphone en tel lieu où Pluton pût la ravir, symbolise aisément l'individualisme. Homère dit que « de sa racine sortaient cent têtes et tout le large Ouranos supérieur ». Gide n'hésite pas à dire :

*Celui qui se penche sur son calice,
Celui qui respire son odeur
Voit le monde inconnu des enfers.*

Il n'y a pas, entre les deux affirmations, une contradiction absolue ; la contemplation de soi-même conduit également au ciel ou aux enfers, et la légende antique tendait à Gide un pan d'interprétation : Ouranos, roi du ciel, confinait ses enfants dans le Tartare qui est le lieu le plus profond de l'enfer.

Perséphone, dans la version gidiennne, loin d'être emportée contre son gré, se laisse prendre par la vision du peuple « qui ne connaît pas l'espérance », et c'est la pitié qui l'entraîne vers Pluton. Comment ne pas faire un rapprochement entre le « pauvre peuple dolent des enfers » et celui des prolétaires, non moins « insatisfait », auquel Gide semble, actuellement, vouloir donner du dévouement. L'individualisme, poussé à son extrême, verse à l'extrême opposé, il se convertit en communisme, c'est-à-dire en désir d'humanité intégrale.

M. R. F. juillet 34

La figure de Perséphone offrait encore à Gide un trait qui ne pouvait manquer de le retenir. Perséphone est le symbole du grain de blé qui dort l'hiver sous la terre et renaît à chaque printemps. En intitulant ses mémoires les plus intimes « *Si le Grain ne meurt* », Gide n'a-t-il pas adopté le grain comme une sorte de totem ?

N'oublions pas, non plus, la *faucille* de Triptolème qui est un des emblèmes du communisme.

Sans poursuivre plus nos comparaisons, arrêtons-nous sur le point où Gide s'est nettement séparé de la légende. D'après les anciens, c'est Pluton lui-même qui fait manger une grenade à sa femme pour qu'elle ne reste pas toujours auprès de Demeter et qu'elle lui revienne. Notre auteur charge Mercure, messager de Zeus, de tendre à Perséphone la grenade qui lui rappellera la terre et la ramènera à sa mère. Sans doute, Gide a-t-il voulu insister ainsi sur le fait que sa Perséphone n'est pas obligée de retourner aux enfers et qu'elle y revient, de son plein gré, pour « *descendre jusqu'au fond de la détresse humaine* ».

La grenade se prêtait aux deux rôles. Dans un sens, elle est la pomme de cuir, à l'écorce cendrée, pleine de grêlons rouges et aigretés, digne produit de l'Hadès. Mais dans un autre sens, ses grains transparents et frais gardent, plus jalousement qu'aucun fruit, les clartés de l'Olympe.

Si les enfants du ciel croupissent souvent au fin fond des infernaux palus, les ouvrages d'enfer atteignent, parfois, l'empyrée.